

Sans regard



Livrée offerte la chevelure à mes mains de convoitise. Ma phrase est confuse, et l'ordre des mots y est réversible. Permutations toujours possibles, et chaque fois sens nouveau. Le jeu est sans fin prévisible : d'amour me font belle marquise vos beaux yeux mourir, etc. Dans le monde des mots, on appelle *synchyse* le mélange des mots dans la phrase, l'altération ou le brouillage de l'ordre syntaxique habituel des mots. Ce mot en grec veut dire confusion. On fond ensemble des éléments dont l'ordre habituel n'est pas respecté. Cet ordre à la longue nous semble logique et normal. Et la synchyse est

perçue comme transgression ; en outre elle met en péril, pense-t-on, la communication – surtout dans les langues non casuelles, où la fonction du mot est indiquée par la place dans la phrase.

Mais pourquoi cette phrase m'est-elle venue ainsi spontanément à l'esprit en regardant cette image ? Pourquoi les mots dans cet ordre, ou dans ce désordre ? C'est que dans l'émotion (et cette image est fortement émotionnelle) je suis moi-même confus, surpris aussi et confondu : et j'ajoute maintenant une hyperbate à la synchyse, car la perception émotive des choses est faite de disjonctions, de franchissements de cet ordre, de corrections. On ne dévide pas un discours unifié et définitivement hiérarchisé. On se ravise et se corrige constamment. Ou plutôt, pour plus serrer la vis : on se ravise constamment et se corrige... – Le regard ivre ne domine plus rien.

Effectivement cette photo désordonne l'habitude. D'habitude, nous ne voyons pas de près, ou d'aussi près. La vision de près, qui abstrait le regard en le décontextualisant, développe en nous notre pôle haptique, le sens du toucher, qui est plus ancien en nous que la vue, et favorise l'ivresse. Le pôle optique, au contraire, implique la vision de loin, la contention, la sobriété, l'équilibre. Deux perceptions, deux états de l'être, deux types de culture aussi. L'enfant touche ou veut toucher. L'adulte se retient. « Ne pas toucher », combien de fois l'avons-nous lu ! « Tu ne toucheras pas » fait partie de notre Décalogue. C'est le *b a ba* chez nous de l'homme civilisé. Ne te penche pas (pour toucher). Tiens-toi (droit). Savoir se tenir, comme on dit, est savoir vivre. Mais tout cela empêche de vivre...

Aussi tout ce qui sollicite le toucher est-il plus ou moins transgresseur. La peinture pure, par exemple, faite de matière, de pâte épaisse sensible, développée par l'abstraction ou par la vision abstraite (de près) des tableaux figuratifs eux-mêmes (perversion du regard moderne, où la myopie donne accès à des merveilles), récuse toute identification du sujet, qui est une opération mentale intellectuelle ou « froide ». Pareillement fait la photographie de près ou la macrophotographie.

La zone de l'abstraction dans l'image mimétique ou référentielle est soit la vision de très près (celle du myope), soit la vision de très loin (photographie aérienne par exemple). Au milieu est la « zone de figuration ». À l'inverse de ce qu'on pourrait croire, le sens s'ouvre dans l'abstraction, se ferme dans la figuration nette, contenue, disciplinée. Ce qui précise limite, simplifie l'imaginaire. Monde vu de loin, tenu à distance ou en respect. Le reste, le monde vu de près, l'amplifie. Monde embrassé dans sa profusion et sa confusion. De près, on ne sait plus où on en est...

Si de cette vision de près l'esprit essaie de dégager un sens, que peut-il faire ? S'il raisonne logiquement et identifie clairement le sujet, il peut opérer une extension topologique analogue à celle de la synecdoque dans le langage. La chevelure ici renverrait alors au visage ou à la tête, puis par élargissements successifs au corps de la femme, à sa personne en général. Inclusions ou compré-

hensions successives (c'est le sens de synecdoque en grec), et zooms élargissant le champ. Que de soins m'eût coûtés cette *tête* charmante...

Quand effectivement on voit une tête, ou un buste, etc., on conclut invinciblement au corps, à la personne... La photo d'un visage me fait naturellement penser par induction au corps que ce visage surplombe. Sur l'existence du reste, je n'ai aucune garantie, mais je m'en passe bien. Qui pense devant ma photo à un corps décapité (même par le cadrage) ? Et pourtant... Existe-t-il, ce corps que je postule ? En vérité je n'ai aucun moyen d'en être sûr. Dans ce cas précis même il n'existe pas, et comme je serais attrapé si le plan était plus large ! Mais je me passe bien de tous ces doutes. J'imagine et je crois voir, je vois même un corps dont je ne perçois qu'un fragment.

Évidemment dans la synecdoque on dit (on veut dire) bien plus qu'on ne voit, même si ce qu'on dit (effectivement) n'est strictement que ce que l'on voit – ce qui montre bien que la figure n'a pas pour fonction d'orner le discours, mais de revenir à une vision immédiate, élémentaire, vision de départ. Les figures n'ornent pas, elles montrent des évidences sensibles, et le fonctionnement de l'esprit à partir de ces évidences.

Les esprits sont bien différents. Il en est dont le regard ajoute toujours du sens, du symbolique. Le regard littéral est très rare. Conventionnel et codé, le symbole est métonymique. La métonymie est une association logique, c'est-à-dire hautement socialisée, insérée. Cette chevelure, je peux la dire parure de la femme, symbole de la beauté, du « beau sexe », de l'éternel féminin, etc. Toutes ces symbolisations métonymiques sont des associations mentales très connues, apprises en fait. Tout cela est froid, dispense d'être ému, ramène de l'inconnu à du connu. Détourne du sensible. Et ce n'est pas pour rien si mes formulations aussi sont des périphrases, c'est-à-dire ici des détours, des circumambulations loin du monde sensible. Voile jeté entre les choses et nous. Je me protège du monde par l'intellect, la définition et l'euphémie. Tout cela est appris, ne me fait pas parler. La société parle par moi. Je joue un rôle, je porte un masque, le masque social (la *persona*).

La métonymie est du côté de la logique et de la société. Aussi ce type d'association permet de classer, de situer celui qui parle. En général, et comme souvent, ce que dit Untel sur une image nous en apprend plus sur Untel que sur l'image. S'il fonctionne par métonymies, sa personnalité est conventionnelle, socialisée. Rien de nouveau à en attendre. Il est inséré. Mais est-on sincère, quand on s'insère ? On se flatte plutôt. On flatte l'homme social en soi.

Comme le test de Rorschach, les photos sont nos miroirs. De ce que nous disons sur elles, nous nous connaissons. Mettrons-nous un écran entre le monde et nous, pour nous rassurer, nous protéger de lui – c'est-à-dire de sa profusion et de sa confusion initiales ? Tel est l'enjeu.

Maintenant je ne le ferai pas. La manie de chercher des symboles parfois paralyse. Même des éléments symboliques non conventionnels potentiellement activables sur cette photo (fenêtre ouverte, visage dormant ou reposant, etc.) dé-

sormais ne me retiendront pas. Désymbolisation, regard « littéral » sont parfois plus féconds. Aussi bien cette photo récuse tout contexte, et y invite.

Je fais alors une singulière découverte. C'est que le regard littéral ou amnésique est peut-être le plus libre, précisément car tout s'y peut confondre et réunir. Alors je m'ouvre non plus aux synecdoques-métonymies, figures topologiques ou logiques, plus conventionnelles et « froides », mais aux métaphores, vivantes et « chaudes ». Voir littéralement est souvent voir dans tous les sens, ou y mène – comme lire.

Texture végétale des épis, animale des fourrures, minérale des fibres plus ou moins précieuses, mobilité de l'eau, des vagues frangées d'écume, et pourquoi pas aussi paillettes ou haillons de l'eau... Mon œil caresse un monde unique, où tous les règnes sont confondus. Je plonge dans un univers ancien. Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse, dans ce noir océan où l'autre est enfermé...

Un monde a existé où tout était mêlé, proche et fraternel. Rien n'était encore défini, c'est-à-dire borné, limité (*finis* veut dire frontière). Ou *distingué*, dans tous les sens du mot. Ni discrimination ni décence, processus sociaux. Un pacte me liait aux éléments, aux plantes, aux animaux. Au temps où les bêtes parlaient : début des Contes. Tout vivait, se confondait à moi, et moi à tout. Je n'étais pas encore un individu séparé. Toute la culture vise à la séparation. Tout l'art et la poésie à restaurer ou réhabiliter cette union première.

Femme-fleur, femme-animal. Quelle belle plante, quelle belle bête... Les métaphores maintenant me mettent en marge de tout mon englobant logique, social et moral. « Jeunes filles en fleur » déshumanisent la personne. La liane, la fourrure m'invitent, et me font régresser, avec béatitude. Je reviens à la jungle, à la forêt – pourquoi pas à la sauvagerie (ce mot vient de *silva*, forêt) ? Le langage courant comporte des traces de la zoophilie primitive. Qui ne peut les voir dans les hypocoristiques de la tendresse, véritable ménagerie : mon petit loup, mon gros canard, etc. ? La femme est féline : sa toison n'est-elle pas chatte, minet, minou ? Avant la création d'Ève, Adam assurément faisait l'amour aux animaux. Puis tout cela a été prohibé, d'abord dans la Bible, et constitue encore le tabou d'aujourd'hui. Son attrait n'en est que plus grand...

Bête d'amour... Attrait redoutable du désir. Dans l'amour physique on se déshabille de l'humain. Là précisément est la grandeur, le sacré : le sur-humain. Au plus haut point d'incandescence de son désir, on dépouille l'homme en soi. Ces larmes, mon amour, n'étaient point larmes de mortelle... J'ai cru hanter la fable même et l'interdit.

Je pense que le désir sensuel brut, au moins celui de l'homme, le seul que je connaisse, s'exacerbe de la déshumanisation. Hors contexte, comme ici dans cette photo, il s'enflamme d'une toison – quelle qu'elle soit. Et peut-être alors, surtout, point n'est besoin ici de la reconnaître pour ce qu'elle est étroitement : une chevelure humaine. Dans ces moments, tout se vaut et tout s'équivaut. D'un point de vue humain, cela évidemment est tragique. Il y a une grandeur tragique

du désir, et une ironie, en ce que son objet au fond est indifférent, et interchangeable.

Ce qui fait un être humain, son individualité, sa spécificité irremplaçable, c'est sûrement son regard. Les yeux sont le miroir de l'âme. Mais précisément ici ils ne se voient pas. *Sans regard*, cette figure m'est livrée, abandonnée. Peu importe ce qu'elle est, au fond, puisque je ne m'attache qu'à une apparence :

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ?
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence,
Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.

Ce monde du désir pur initial est peut-être comme j'ai dit celui du sacré. Mais non pas du *saint* au sens biblique du terme. Le « saint » oppose radicalement l'homme à tout le reste. Il implique l'échange de deux regards humains, la perception d'un autre dans l'autre. Il est dans la nature de cette altérité de me résister. L'autre n'est pas offert à ma convoitise, mais autonome. Entre lui et moi, il y a une différence, irréductible, que je dois respecter. La pornographie précisément est la négation de l'autonomie de l'autre. L'ambition d'un corps toujours disponible (pornographie des hommes), ou d'un être caressant toujours disponible (pornographie des femmes) : Sade et *Nous Deux* sont identiques à cet égard. Cette ambition est totalement paranoïaque et égocentrée.

Dans cette photo il n'y a pas d'*autre*. Il n'y a qu'un *être* profus, multiple et divers, qui enflamme mon désir. Débarrassé de mes illusions flatteuses ou embellissantes, de mes inductions logiques ou sociales, passé de la culture à la nature, de la parure à la fourrure, je suis livré aux métaphores sans fin de la fusion des règnes. L'interdiction biblique disparaît. Je « végétalise » ou j'« animalise » autrui, et autrui peut même y consentir, prendre plaisir à s'animaliser...

Détournée, elle peut dormir. Je la regarde. J'aime une belle endormie. Le sommeil est l'image de la mort. Nécrophilie. Qui dort sous mes yeux ne me résiste pas. C'est bien commode. Perversion fondamentale du regard sur l'autre, favorisée par l'absence même de son regard. Réification, vampirisation, instrumentalisation de l'autre... Soit. Mais ne faisons pas l'ange. Qui n'en a rêvé, obscurément ? Ne nions pas l'obscur, l'obscur objet du désir. Qui n'a rêvé d'un corps à soi, pour s'y plonger ? Qui n'a voulu, tel Pygmalion, animer de l'inerte ? Et aussi souffert de l'étrangeté ou de l'éloignement infranchissable d'une âme ?

Dans cette photo quelque chose se perd : le dialogue d'êtres humains. Quelque chose aussi se gagne : la vie multiple et complexe, une certaine splendeur perdue. Sans regard, le monde me regarde. Un monde ancien, stupéfiant et fascinant. Elle, je ne *la* vois pas. Mais je la *vois*, je vois, et c'est tout. Je vois le tout. Le tout perdu.

... À d'autres moments je verrai ses yeux, son regard. Ce sera différent, et elle ne sera plus la même. Mais voyons-nous des êtres autre chose que des

images, et y a-t-il quelque chose au-delà de nos propres visions ? Où est-elle, vraiment ? Dans son regard, ou dans ses cheveux ? Laquelle est la vraie ?



© Michel Théron – 2011

À suivre...